

**ROSA ROSA ROSA LIND**  
*futur : pari paradis*

*Marion Stenton*  
*15 novembre 2022*

321, rue des hirondelles.

Regardez-moi ce fouillis, de branches. Cet amas de ronces.

La main fripée de Rosalind Silve se lève, et caresse, avec la grâce d'une quasi-révèrence, les feuilles du large buisson qui borde sa maison. Les feuilles tremblent, godées par la brise tiède d'un printemps encore et déjà trop chaud. Rosalind les aplatit. De la paume, elle lisse la surface du bosquet, effleure le bout pointu des feuilles, fines comme du papier de soie. Elle en pince une entre ses deux doigts, comme un vieux médecin ausculte le corps frémissant d'un nourrisson prématuré. Elle tire dessus, pas fort, une poigne experte, professionnelle, une pression progressive, jusqu'à que... *chqlaq*. La petite feuille nouvelle-née se détache. Bientôt l'été. Bientôt la sécheresse. La feuille s'effrite.

Le buisson, Rosalind le fait tailler par une jeune fille du quartier. La jeune fille a fait un beau travail. Julie. Elle est grande, sportive, et pour tailler les arbres, elle dégage ses longs cheveux blonds, filasses, de son visage, plisse les yeux, serre la mâchoire. Elle a 14 ans. Un dos de garçon. Elle manie bien les cisailles dans ses larges mains. Elle ne porte pas de gants, pas de protection. Sur son pouce, une petite marque ronde, rose presque rouge, indique l'endroit où ses dents appuient quand elle le suce, le soir, pour s'endormir. Julie vient les dimanches. Rosalind la paye vingt euros de l'heure.

Madame Silve a un beau jardin, une belle haie. Elle s'y promène, comme dans les couloirs d'un musée. Son pas est lent, pénible, un peu vacillant. Ses chaussons menacent toujours de glisser de son pied veiné, presque violacé, et s'ils glissaient, Rosalind tomberait, et si le poids de Rosalind s'écrasait au sol, il n'est pas sûr que son crâne soit encore assez dur pour ne pas se fendre. Mais elle connaît bien ce jardin et ses pièges. Rosalind Silve s'avance dans son domaine, tanguant entre les petits arbres, l'air naïf, un peu ivre.

En ce moment, elle sourit.

Quand Rosalind sourit, ses lèvres s'étirent sur ses dents rondes comme des petites billes, serrées les unes contre les autres, jaunies par 96 ans d'existence.

Rosalind a un petit rire grave que les voisins entendent derrière la haie. A la surface de la piscine, un grand bassin rectangulaire à l'arrière de la maison, flottent deux oiseaux morts et une souris. Julie a fait semblant de ne pas les voir. Pourtant, un des oiseaux est un héron. La souris flotte depuis 17 jours, le merle 5 jours, et le héron, seulement 3 jours. Rosalind les regarde évoluer à la surface de l'eau. Elle les salue comme de vieux amis. C'est parce qu'ils sont morts, bien morts, qu'ils flottent. Vivants, ils auraient coulé, mais la mort a rendu à leur carcasse leur bizarre légèreté désarticulée.

L'eau de la piscine est bien verte. De la bave vert foncé, collante, a léché les bords, formant de petits hiéroglyphes réguliers tout le long des parois. Ce sont des feuilles décomposées, mélangées à des insectes. Si les voisins pouvaient voir, ils se plaindraient de la couleur,

diraient qu'elle fait honte au quartier, cette piscine vert foncé. Mais le bassin est derrière une haute haie qui a grandi et grossi au fil des années. Le jardin entier a bien monté. « Paradis », murmure Rosalind. Le mot vient du persan. Veut dire « jardin fermé ». Verger entouré de murs. Le jardin muré, le paradis. Le Jardin d'Eden. On n'en a jamais trouvé la localisation terrestre, mais ce n'est dit nulle part qu'il ait été détruit. Des prospecteurs ont cherché, et d'autres cherchent sans doute encore. Est-ce qu'on aurait mis une plaque, en bas du pommier ? se demande Rosalind. Ici, Adam a croqué ? Est-ce qu'il y aurait eu un tarif d'entrée ? Quelqu'un pour tailler les buissons ? Quelqu'un pour jardiner ? Et qui pour le payer ?

Rosalind se tient maintenant devant le buisson qui borde la façade de la maison. Elle est revenue devant, le regarder. Elle touche les feuilles, encore. Ses doigts se portent à sa bouche et sa langue sort. Un petit coup de langue sur le bout de ses doigts. Oui, c'est vraiment un beau travail qu'a fait Julie. Ça ne colle pas. Ce n'est pas sucré. Les insectes ont tout sucé. C'est bien taillé. C'est prêt. Le printemps. Bientôt l'été.

Il est 10h34.

Le dos de Rosalind s'est redressé. Elle se retourne vers la porte de la maison. Quelques marches à monter, lentement. Elle va aller s'habiller, pour l'église.

On s'habille, pour l'église.

Rosalind avance dans son allée, longe ses buissons en fleurs, en passant elle les pousse, écrase les fleurs qui doivent reculer, elle s'y appuie, pour que leur odeur sorte, pour que ça la parfume, elle les frotte presque, un peu brutale, et les abeilles sortent aussi, mais elles ne la piqueront pas, pas aujourd'hui. Aujourd'hui, Rosalind va mourir.

Elle l'avait pensé la veille, elle en avait eu l'intuition le soir précédent, mais le matin lui confirme avec froideur et clarté. « Dernier jour de vie », a-t-elle pensé en se redressant sur les os fragiles de ses coudes, sur son édredon blanc, ce matin.

C'est vrai. La mort avait commencé dans son corps, avant elle. Avant elle, ses bras s'étaient écaillés d'éclaboussures beiges, roses, marrons, puis mauves. Les veines s'étaient discrètement gonflées et dessinaient une dernière cartographie des routes de cette course d'irrigation ralentie, bientôt arrêtée. Dans ses chaussons trop grands, la chair qui entourait chaque orteil boursoufflé se compactait, pétrie et finalement écrasée d'avoir porté une femme verticale pendant 96 années.

Ce matin où Rosalind s'est éveillée avec la certitude que c'était là le dernier jour que vivrait son corps était un matin parfaitement normal. Rosalind en fut rassurée. Le jour de notre mort n'est pas différent des autres. Il est seulement sans avenir. Son heure de réveil fut la même que d'habitude. Il n'y eut pas de signe à la fenêtre, pas d'étrange, d'inexplicable dysfonctionnement dans la jolie maison, le carrelage de la salle de bains ne fut pas plus froid sur sa chair molle, la moquette du couloir pas plus douce, l'air pas plus épais, pas plus frais, pas plus savoureux. Et la même odeur, son odeur, florale, comme un souffle tiède se promenant d'une tapisserie à une autre. Rien qui ne sente la mort. Rien qui pue. A peine la fade odeur précieusement pourrissante des roses du jardin qu'elle ne verrait pas commencer à faner cette année.

Le seul signe qui aurait pu être alerter un œil extérieur à l'imminence de la mort était la fine marbrure bleutée qui avait grimpé sur les jambes de Madame Silve, enlacé ses mains, et cerclé des ronds doux sur sa gorge qu'elle caresse maintenant devant le miroir de sa coiffeuse. Elle entoure son cou sans avenir d'une étoffe violet pâle, translucide. Elle sourit, touche sur sa joue le creux du labour où se rejoignent les sillons qui découpent son visage, le quadrillage honorable du vieil âge. Prête. Elle ira à l'église. Sans avenir. Elle reviendra. Sans avenir.

Puis, il faudra attendre, mais pas longtemps. Entendez. La pendule du salon vient de sonner onze coups. Quand Rosalind reviendra de l'église, il sera bientôt midi. Et l'avenir sera en route. Ils viendront un peu après 12h. Les enfants, je veux dire. L'avenir. On est mercredi. Le mercredi, c'est le jour des enfants.

On a encore un peu de silence.

Avant qu'ils n'arrivent.

Profitons-en.

Chaque seconde compte.

N'oublions pas : Rosalind va mourir aujourd'hui.

Quand ?

Elle mourra un peu après 13h.

Mais avant, elle va lancer les dés une dernière fois.

Remuer un peu d'avenir, avait-elle dit. En fabriquer, avait-elle dit.

On a encore un peu de temps.

Avant qu'elle ne meure.

Et avant l'avenir.

Profitons-en.

Rosalind est presque aveugle. Mais elle voit suffisamment pour savoir mettre un peu d'ordre dans sa maison. Elle utilise ses mains.

salon : tapote les coussins du canapé.  
séjour : range les chaises sous la table.  
cuisine : coup de chiffon sur les surfaces.  
couloir : rien. passer simplement.  
oh.  
dans la bibliothèque.  
un livre qui dépasse.  
Rosalind l'a senti en passant la main.

Elle sort le livre vert de la bibliothèque. La reliure est souple et cède facilement, elle se rend, empressée de rompre l'enfermement qui la maintenait close. Les deux couvertures succombent brusquement aux mains de Rosalind, ploient sans protester, déposent avec la force que donne une grande reconnaissance leur poids mort dans les paumes sèches, ouvertes. Le livre s'est brisé avec l'affaissement soudain d'une tête qui roule au bout des os du cou, comme la nuque se défait quand elle reçoit un choc par l'arrière.

Rosalind tache les pages du livre de ses doigts gras. Elle a du beurre sur les doigts, à cause de la tartine beurrée qu'elle a mangée, juste avant, quand elle était dans la cuisine. La moitié du beurre est allé sur ses doigts, a fondu, s'est coulé sur ses ongles. Du beurre salé. Une pellicule luisante. Le beurre tache le livre maintenant. Le gras ne partira pas. Rosalind ne peut plus lire, de toute façon. Elle ne peut plus voir. Elle ne peut pas savoir comment finissent les histoires. Dans la bibliothèque de Rosalind, il y a tant de livres qu'elle a commencé, puis interrompu, avec toujours cette pensée : *quand j'aurai le temps. quand je serai vieille. quand je serai seule.* Rosalind est vieille et seule. Elle a du temps. Mais elle est aveugle. Rosalind repose le livre, sans le ranger. Le titre, tout en lettres dorées, ne pourra pas manquer d'attirer l'œil des visiteurs futurs: « *COMMENT INSTALLER SA PROPRE RUCHE D'ABEILLE* ».

11h32.

Rosalind est allée voir son petit-fils chanter à l'église, c'est un enfant de chœur plein de colère et de haine, il chante, petit dans son uniforme, sa bouche ouverte d'ange, ses yeux d'assassin, les mains rejointes pour ne pas montrer qu'elles ont lancé des pierres

quand Rosalind rentre de l'église, un homme fait un bruit de bouche sur son passage

personne ne l'a vu

Rosalind est partie avant la fin de la messe pour ne pas être en retard

Rosalind s'est changée

à l'église l'odeur des fleurs de Bach était là comme du vomi reniflé dans les narines salé et amer avec un remuement de ventre un creusement amer encore amer peut-être comme ce que peut faire certaines viandes au corps qui vient de les absorber

Rosalind a essuyé, au bord de ses lèvres, aux coins de sa bouche, la mousse du venin de vengeance

elle a mis une robe verte

pendant la cérémonie Rosalind savait qu'elle allait mourir et elle a pensé qu'elle Rosalind ne partirait pas avec fracas Rosalind voulait lire le futur sur les lèvres des enfants futur FUTUR dans ses oreilles futur FUTUR sur leurs lèvres Rosalind a su qu'elle allait rentrer chez elle et fabriquer du futur

Rosalind n'a pas toujours eu de la chance, comme la femme de Mussolini

le soir avant de mourir, un vieil ami appelle Rosalind. Il sonne chez elle, et Rosalind sursaute. La sonnerie est agressive. L'ami s'appelle Moftu. Moftu était charpentier. Il a eu les deux mains brûlées pendant la guerre. Il est chauve. Il veut dîner avec Rosa. Rosa est embêtée. Si elle dîne avec Moftu, elle ne dormira pas. Ils passeront la nuit à essayer de faire l'amour sans y arriver, et elle le mettra dehors dès le matin, épuisée et un peu déçue. Personne n'a envie de mourir fatigué. Personne n'a envie de mourir en ayant envie de faire la sieste. Rosalind voulait mourir comme quand on se couche en attendant de faire un rêve. En rassemblant tous les ingrédients du rêve sur le plafond de sa chambre. Oui, car Rosalind a décidé de laisser un pari au monde.

Et ça demande organisation.

Rosalind se visualise : prendre une chaise, la traîner jusqu'au couloir, monter dessus, ouvrir la trappe du plafond, en faire descendre une échelle. Monter l'échelle. Dans le grenier, trouver le coffre. Le prendre. Le descendre. Le traîner. Le placer.

Là. Parfait.

Merci. Oui, au milieu.

Au milieu du salon.

Il y a un gros coffre au milieu du salon.

Vous le voyez ?

Un vieux coffre poussiéreux. Lourd.

Rosalind a les bras pendants.

Ses bras se sont étirés, d'avoir traîné le coffre jusque-là.

Le coffre est lourd parce qu'il est rempli.

Oui. Un gros cadenas. Mais regardez. La clé est dans la serrure.



Tic, tac, tic, tac, tic, tac.

Les enfants arrivent.

Vous les entendez ?

Leur chant ?

ROSA ROSA ROSA LIND ROSA ROSA ROSA LIND ROSA  
ROSA ROSA LIND

« de soif on crèvera pas »

chantent les enfants

ROSA ROSA ROSA LIND ROSA ROSA ROSA LIND ROSA  
ROSA ROSA LIND

« de faim non plus »

chantent les enfants

ROSA ROSA ROSA LIND ROSA ROSA ROSA LIND ROSA  
ROSA ROSA LIND

Les plus belles journées des enfants, les mercredis. Les mercredis les enfants coulaient par la porte et les fenêtres à l'intérieur de la maison de celle qu'ils appelaient Rosa Rosa Rosa Lind. Ils rampaient sur les tapis ils couraient d'un mur à l'autre BLAM BLAM une tête qui cogne d'un mur à l'autre et leurs *rires-cris-pleurs* faisaient tinter les verres dans l'armoire. Le mercredi les enfants n'avaient pas école l'après-midi, et la cantine était fermée. Le mercredi, à midi pile, Rosalind se tient dans sa cuisine, devant la gazinière en fonte rouge. Entre ses mains elle tient une boîte de douze œufs. Elle a posé une grande poêle sur le feu. Et dès qu'un enfant entre, *CRAC*, elle casse l'œuf dans la poêle. Les douze premiers avaient un œuf chacun. Les autres bavaient, puis rentraient chez leur mère. Ce n'était jamais les mêmes douze premiers. Rosalind les appelait « mes amoureux ». Elle disait « le repas des amoureux ». C'est vrai que les yeux des enfants étaient amoureux. Des billes noires avides et méchantes. Et leurs langues poussaient la nourriture dans le coin de la bouche, et leurs doigts se portaient à leurs visages pour fourrer plus vite la nourriture à l'intérieur, et leurs dents mordaient si fort qu'il y avait des hurlements de douleur quand en mangeant trop vite de peur de manquer ils se mordaient sauvagement la langue ou l'intérieur de la joue. Les fenêtres alors, on aurait dit qu'elles devenaient rouges. Rosalind soignait les petits qui hurlaient de douleur et d'avoir eu trop faim. Elle leur disait, avec sa petite voix grave, avec son rire, « glouton glouton glouton ». Rosalind prenait garde à maintenir de bonnes relations avec ses voisins, qui ne l'auraient pas supporté, s'il y avait eu trop de cris d'enfants. Alors Rosalind organisait les repas, avec une baguette de chef d'orchestre. Une vraie. Elle avait eu un ami chef d'orchestre, qui,

après une première catastrophique de *Carmen*, lui avait fait don de sa baguette. Rosalind l'avait consolé, et il lui avait dit « je te la donne », puis il était parti. Rosalind sortait la baguette qui avait en dernier dirigé *Carmen*, et elle dirigeait le repas des enfants.

Et l'œuf leur faisait des cloques jaunes au bout du nez et sur le menton. Des petits bubons comme des cœurs de pâquerette, comme du cuir, ou de la peau cramée. Les enfants mangeaient oui comme des petits cochons. Rosalind leur disait que si elle regardait bien, elle croyait même voir pousser leurs oreilles, et une queue en tire-bouchon. Alors elle souriait, souriait, comme on sourit au passage d'une fanfare d'étudiants et de leurs trompettes maladroites. Elle souriait.

Il y avait aussi du dessert. Dans le sac à main de Rosalind, il y avait des œufs en chocolat pour que les enfants puissent les voler. Rien n'est plus doux que de plonger sa petite main rapace dans le sac à main ventru de Rosalind. Rosalind le savait, et, comme une aveugle, laissait toujours son sac à main en évidence, et rempli d'œufs en chocolat. Il y avait d'autres choses dans le sac, plus rugueuses, plus petites, et de la poussière. Mais les œufs étaient vite reconnus par les doigts habiles des enfants. La main entrait dans le sac ouvert, doigts déployés, comme une araignée, et ressortait en petit poing fermé, griffé. Quand ils repartaient, les enfants avaient des bosses dans leurs pantalons, là où les œufs volés étaient cachés, une protubérance oblongue dans chaque poche.

« PoUrQuOi tu as PrIS ÇA »

et sur le chemin de retour vers leurs maisons

« pOuR qU'oN s'AmUsE »

les enfants marchaient deux par deux

« jcrois quia des insectes quiont fait leur nid dedans »

et comparaient leurs butins

les enfants aimaient Rosalind pour la poudre dont elle plâtrait excessivement ses joues, qu'ils sentaient quand ils prenaient son visage entre leurs mains terreuses, par manière de dire *Bonjour*. La poudre leur rappelait les gâteaux boudoirs. Rosalind savait que ces gloutons, incapables de résister, auraient mordu dans n'importe quel gâteau laissé sur la table.

les enfants disaient que les yeux de Rosalind étaient transparents  
ce n'est pas vrai ils étaient noirs de naissance  
mais les gamins dirent « transparents »  
et ils la pensaient aveugle

*le cri des oiseaux ici comme le cri des filles-enfants qui regardent aux  
fenêtres leur gémissement étouffé terrifie les grands-mères les petits  
fantômes accrochés au bois des volets aux encadrements de portes,  
suspendus, leurs yeux percent dans leur voix et Rosalind rentrée de  
l'église Rosalind roule en boule sa robe de nuit pour conjurer conjurer  
conjurer cette odeur de femme pas elle l'odeur d'une autre qu'on la  
chasse elle et son sucre sa richesse ses plantes suaves et folles à  
appliquer le long des joues en bas ça casse des assiettes et un poids  
vient se placer entre les jambes bloque la couverture par ce poids ce  
poids enclume entre les cuisses une boule comme un enfant qui veut  
renaître vingt ans après sa naissance et le cri toujours le cri contre la  
fenêtre encore l'oiseau ou est-ce que c'est la fille enfant qui crie le  
même cri*

personne ne sait plus ici ce que ça fait d'accoucher

mais Rosalind sait

Rosalind a vécu assez longtemps

rien n'est plus étincelant que les cicatrices de Rosalind  
sauf peut-être ses cheveux blancs  
et ses yeux translucides d'aveugle

C'est bientôt l'heure. Revenons au salon.

Dans le grenier, il y avait un caisson.

Dans le caisson, il y avait des armes.

Oui. Pas des jouets, des vraies. Des meurtrières. Des couteaux, toute une panoplie de lames tranchantes, des pistolets de toutes tailles, prêts, et chargés. Des armes anciennes, sabres, fleurets, ça leur plaira ça, comme celle des chevaliers. Une carabine, comme pour les oiseaux, ils sauront la manier. Une hache, avec un large manche. Une machette. Plusieurs marteaux. C'est facile ça, les marteaux. On soulève et on tape. Cogne. C'est pratique. Il y a même des cordes. C'est bien, ça donne des idées.

Rosalind pourrait le descendre du grenier, le caisson, Rosalind pourrait le mettre au milieu de son salon, Rosalind pourrait faire tourner la clé dans la serrure, Rosalind pourrait laisser le cadenas ouvert et pendu et prêt à être arraché par les petites mains poisseuses encore d'œuf et de chocolat

Rosalind pourrait alors aller s'allonger

Et Rosalind pourrait mourir sans savoir la fin de l'histoire

En laissant simplement un pari au monde

Vous me croirez ?

C'est-ce que Rosalind a fait

tic, tac

12h

l'école est finie

il faisait de toute façon trop chaud pour jouer dehors  
au moins la maison était fraîche  
Rosalind avait soigneusement gardé  
les volets fermés

où étaient les autres enfants du quartier, ce mercredi, à 12h ?

où sont ceux qui ne sont pas en train d'entrer en colonne dans la  
maison de Rosalind ?

ils sont pieds joints, mains serrées, pleins de colère et de haine,  
bouches ouvertes et angéliques dans leur chant, petits dans leur  
uniforme, les ongles courts et noirs d'avoir lancé des pierres, à la  
messe de l'église de Cherryshire

il y a ceux et celles qui têtent encore leur mère  
ceux et celles qui sucent leur pouce  
ceux et celles qui sont déjà à leur cours de piano  
entonnant inlassablement la même gamme de leurs mains fatiguées  
la la la la la  
ils sont si jolis les airs de *Carmen*

les autres sont là

321, rue des hirondelles

les enfants

ROSA ROSA ROSA LIND ROSA ROSA ROSA LIND ROSA  
ROSA ROSA LIND

là

ROSA ROSA ROSA LIND ROSA ROSA ROSA LIND ROSA  
ROSA ROSA LIND

les enfants n'arrivent pas à dire Silve quand ils disent Silve on dirait  
Salive on dirait qu'ils disent SALIVE ROSALIND SALIVE sur la  
boîte aux lettres ROSALIND SALIVE sur la sonnette ROSA ROSA  
ROSA LIND dans leurs bouches

les petits poètes  
mes petits poètes dit Rosalind  
mes petits chanteurs

Rosalind embrasse les enfants Rosalind touche du bout des doigts les  
cheveux qui recouvrent leurs crânes encore mous leurs fronts ronds et  
doux comme le sien l'était comme celui de sa sœur l'était comme le  
dos osseux de sa mère Rosalind y collait sa joue pour entendre de

l'intérieur les voix pour ne faire qu'à demi partie des fêtes pour être là sans être là

ROSA ! ROSA ! ROSA !  
LIND

Rosalind demande aux enfants enlevez vos chaussures les enfants et les enfants l'ont déjà fait les enfants connaissent la maison et les tapis doux qui la recouvrent les enfants nagent déjà dans les fibres duveteuses les motifs rouges vert et or qui débordent jusque dans l'air les enfants se roulent s'ils pouvaient être nus ils le feraient dans les tapis de Rosalind leur lente progression à travers la maison le labyrinthe des douceurs Rosalind écoute depuis sa chambre elle y est retournée et s'est allongée dans ses oreilles les doux frottements des corps qui se tractent par les couloirs elle attend l'épaisse note des crânes cognant le coffre le coffre est là au milieu du salon et Rosalind en a ouvert le cadenas Rosalind ne connaîtra pas le futur elle est déjà peut être morte seulement ses oreilles sont restées ouvertes Rosalind ne connaîtra pas le futur et pourtant elle en tient la clé entre ses ongles mous et déjà violets il y a c'est vrai un sourire cousu à ses lèvres un sourire de Mona Lisa celle qui connaît l'avenir

On entendait leurs pas dans toute la maison  
une petite colonie militaire  
la fanfare sacrée de l'avenir  
piétinait la terre  
sacrée  
de l'avenir  
la petite troupe de militaires  
ravageait la maison de Rosalind

Rosalind s'est recouchée dans son lit

je vous l'ai déjà dit ?

le coffre est ouvert  
la robe verte de Rosa  
s'est couverte de fripes  
comme les feuilles vertes de la piscine  
leurs lamentables corps de pendues  
grippées aux parois

qu'est-ce qu'il y a  
dans le coffre  
de Rosa Rosa Rosa ?

Le coffre est fouillé  
Le coffre est vidé  
Et Rosalind  
N'a rien caché au fond  
C'est pour ça qu'elle riait  
Son petit rire grave vous savez  
Il fallait que ce soit les enfants seulement  
les enfants qui décident  
inventent  
de l'avenir  
le destin décide

ah

les murs crépitent

une constellation y naît

des trous de balles

comme les taches de rousseur naissent quand vient le soleil

quand vient le printemps

quand vient le printemps

quand vient le printemps

alors la collision molle des corps, le choc des épées en plastique, les moulinets vains des bâtons en bois étaient la répétition. Maintenant ils meurent comme dans leurs jeux. Ne s'affaissent pas mieux dans leur véritable sang, par la véritable brisure des os dispersés dans les tissus, que dans les chutes affectées des corps entiers sur le gazon mou, sur la moquette poussiéreuse. Leurs râles ne sont pas plus longs, ni plus courts. Seulement la sueur qui perle de leurs fronts coule plus lentement sur les corps, devenus froids, le rouge quitte plus rapidement leurs joues, la terre s'enfonce déjà dans leurs bouches, marque leurs dents, colore leur langue. La langue est restée collée à leurs dents de devant, un petit bout rose qui dépasse, comme celle des chats. Leurs petites gorges tendues ne déglutissent pas et laissent couler comme une pâte déversée dans un moule la salive rendue acide par la peur.



*printemps : un poème*

les enfants chez elle  
inventent  
à quatre pattes  
derrière le canapé  
sous la table  
dans le placard  
entre les haies  
jusque dans la piscine  
tout pour éviter les balles  
les flèches  
les couteaux  
les enfants inventent  
les paysages d'avenir

dans les petites oreilles de Rosalind  
elle avait de toutes petites oreilles de vieille  
tinte la petite musique des armées en marche  
mais les détonations  
les hurlements  
des notes aigues  
ne réveillent pas Rosalind elle dort enfin  
(il n'y a plus un petit garçon vivant dans tout le quartier)

UN CARANAGE  
titrèrent les journalistes

UNE TRAGÉDIE  
dirent les voisins

UN MYSTÈRE  
dirent les familles

POURQUOI  
dirent les mères

POURQUOI  
dirent les pères

POUR QUOI  
dirent les prêtres

Leurs fronts pâles comme couronnés par les petites mèches brunes collées par la sueur, agglutinées, pointues, serties en diadème, les petits princes reposaient dans le lit rouge qu'avait fait leurs propres litres de sang mêlé. Les mères n'auraient plus qu'à chuchoter adieu. C'étaient des anges, déjà couchés, déjà coiffés. A peine quelques paupières à coudre, quelques lèvres, puisque les dents encore de lait étaient trop petites pour empêcher réellement la fermeture naturelle des bouches ou gêner le travail des croquemorts. Ils sentiraient la sueur longtemps. Les mères, en les habillant, ne serreraient pas trop, pas comme avant, moins brutalement que les matins d'école, la boucle de leurs ceintures.

Voilà ce qu'a été le dernier acte de la vie de Rosalind.

Diminuer arithmétiquement la douleur humaine. Diminuer arithmétiquement la somme des douleurs humaines. « Tout ce que peut espérer l'être humain de sa vie, c'est diminuer arithmétiquement la douleur humaine », avait appris Rosalind. C'est quelque chose comme ça qu'un auteur, un homme, a écrit dans le livre ouvert sur la table de chevet de Rosalind. Albert Camus. Un cadeau de sa fille, la philosophe. A 4 ans, la fillette était déjà suicidaire. Pamela. Une autre histoire. Pour un autre jour.

Voilà, voilà, voilà, le dernier acte de la vie de Rosalind : 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12. Rosalind a compté, mais pas pour un jeu de cache-cache. Elle a dénombré, les douleurs humaines en moins. Les enfants ont 6, 8, 5, 7, 4, 9 ans. S'ils vivent de leur longue vie, ça fait encore à peu près 70 ans de vie chacun. Multiplié par leur nombre total, des siècles,  $12 \times 70$ , et tant de souffrances à causer et à sentir sur leur chemin.

12 enfants morts en s'entretenant avec des armes laissées à leur disposition, chargées, entassées dans un coffre qui ne devait contenir que des jouets. Les enfants auraient pris les armes pour des jouets.

Vous vous direz peut-être que Rosalind a eu pour dernier acte de beaucoup augmenter la douleur du monde. Oui, les murs vont trembler des cris de mères. La terre du cimetière devra être retournée en douze petits tas. Mais arithmétiquement, toutes données comprises, Rosalind a peut-être diminué la douleur du monde ? S'ils se tuent aujourd'hui, ils ne tueront pas demain ? peut-être

c'est le pari